

# LA CLINIQUE DE LAMPEDUSA



La petite île méditerranéenne est connue pour accueillir les navires de migrants fuyant l'Afrique et voulant atteindre l'Europe au péril de leur vie. Mais ce rocher isolé possède un secret : une clinique opère et soigne chaque année des dizaines de tortues marines. Ce qui semble être une goutte d'eau est en réalité une nécessité pour la survie de la Méditerranée.

Dossier publié le  
**28 novembre 2013**

Dossier dirigé par  
**Julien Pfyffer**

Avec la participation de  
**Philippe Henry**  
**Sébastien Rousseau**  
**Lorraine Laviale**

## Chapitre 1 : Opération à coeur ouvert

« lame de 12, s'il vous plaît ! », lance le professeur Antonio di Bello. Dans la pièce noire, le chirurgien d'une quarantaine d'années saisit le scalpel tendu par l'infirmière et incise d'un geste sûr la partie de peau fripée qui se trouve devant lui, exactement dans le champs de la puissante lampe.

Etrangement, le sang qui s'écoule doucement et en petite quantité n'est pas rouge, mais violet. Le chirurgien se met alors à ausculter précautionneusement et méthodiquement les intestins du patient. La salle est plongée dans le silence. Tout le monde reste concentré. Seul le ballon permettant de faire respirer le patient sous anesthésie rythme l'opération comme un métronome.



Après quelques minutes d'inspection, le médecin s'arrête. Il vient de sentir quelque chose de dur à travers les tissus. Il incise alors une nouvelle fois la peau et extrait avec délicatesse une pièce métallique arrondie et pointue qui brille dans la lumière. Il s'agit d'un hameçon de pêche de cinq bons centimètres de long. L'opération ne fait pourtant que commencer. Un fil de nylon attaché au bout de l'hameçon plonge dans les intestins. Pendant plus de deux heures, le chirurgien va inciser, extraire à chaque fois une dizaine de centimètres de fil, les couper et recoudre les boyaux du patient jusqu'à atteindre l'extrémité du fil.

« Ce n'est pas l'hameçon le vrai problème », explique Daniela Freggi, l'une des assistantes du chirurgien, protégée par son masque. « Elle est capable de l'expulser avec ses excréments sans trop se blesser... Le réel danger, c'est le fil nylon qui risque de faire des noeuds dans ses intestins. Lorsque cela arrive, elle ne survit pas longtemps. C'est pourquoi le professeur ne tire surtout pas dessus pour l'extraire. Nous sommes obligés de couper le nylon par tronçons de 10-15 cm. »

Deux heures plus tard, les sutures terminées, une infirmière rallume la lumière de la pièce, nous éblouissant tous quelques secondes. On retire les masques. L'une des assistantes écarte la lampe d'intervention, le plateau des instruments chirurgicaux et

retire les champs stériles verts qui reposaient sur le corps du patient... découvrant alors une tortue marine d'une vingtaine de kilos sur le dos !

Remis à plat, le reptile à la gueule préhistorique se réveille doucement. Il reste un dernier geste à accomplir avec précaution. Il faut sortir de la trachée de l'animal le tube qui a permis de le faire respirer artificiellement durant l'opération grâce au ballon d'air. Le chirurgien vétérinaire n'a pas le droit à l'erreur. Même encore sonnée par l'anesthésie, le bec puissant de la tortue pourrait lui blesser sérieusement la main ou même lui couper un doigt. D'un geste sûr, le chirurgien place deux doigts sur les narines de l'animal et sort délicatement le tuyau souple de la gueule de la tortue. « C'est fini ! » conclut-il en passant affectueusement la main sur la carapace de l'animal.

Après trois heures passées dans la petite pièce fraîche, je pousse finalement la porte pour me retrouver dehors en pleine chaleur. Il doit bien faire 30°C. Sous un soleil de plomb, des dizaines de mouettes tournoient en criant autour des bateaux de pêche en bois qui viennent de s'amarrer au quai juste devant nous. Les pêcheurs trient les poissons du jour.



Philippe, son appareil photo suspendu autour du cou, et les autres membres de l'équipe d'OCEAN71 me rejoignent. Nous sommes tous un peu éberlués par l'opération à laquelle nous venons d'assister. Philippe me regarde amusé, avant de me lancer : « Tu n'imaginai pas trouver un truc pareil, au beau milieu de la Méditerranée, hein ? »

Non, effectivement, en arrivant quelques jours auparavant avec notre voilier, je n'imaginai pas qu'on puisse opérer des tortues marines sur une île aussi isolée que celle de Lampedusa.

Pas un seul instant.

###

## **Chapitre 2 - Lampedusa, un morceau d'occident en haute mer**

Deux jours plus tôt.

Le jour est en train de se lever. Je sors avec ma tasse de café sur le pont de notre voilier d'expédition pour retrouver Lorraine qui est à la barre, émerveillée par les couleurs du soleil levant. Notre bateau glisse sur des vagues qui nous poussent avec une parfaite régularité en direction de l'île de Lampedusa, la dernière île, le dernier morceau de territoire européen émergé avant l'immense continent africain. La terre la plus proche n'est d'ailleurs pas l'Italie. Les côtes de Tunisie sont à seulement 120 kilomètres à l'Ouest de Lampedusa alors que la Sicile, elle, se trouve à plus de 200 kilomètres au Nord-Est.

L'équipe s'est relayée toute la nuit pour maintenir le cap et surveiller les alentours. Il faut dire qu'en ce mois de mai, il règne une intense activité sur zone. Un navire comme le nôtre peut d'abord croiser les nombreux bateaux de pêche qui quadrillent la mer à la recherche des bancs de thons rouges en pleine migration. Autre danger nocturne, les cages en plastique de transport des thons rouges laissées à la dérive en pleine mer par les bateaux remorqueurs qui assurent la logistique des thoniers (cf. notre



dossier sur le thon rouge). Finalement, une veille attentive est nécessaire pour anticiper les embarcations des passeurs qui naviguent tous feux éteints et sur lesquels s'entassent des centaines de migrants fuyant leur pays pour atteindre à tout prix ce qu'ils considèrent comme l'Eldorado : l'Europe.

Pour compliquer encore davantage la situation, la météo ne nous a pas aidés. Les quatre jours précédents, une tempête de Nord-Ouest a balayé le centre de la Méditerranée, nous obligeant à nous abriter dans le port de la petite île italienne de Pantelleria. Dès que la tempête a commencé à faiblir, nous avons largué les amarres et mis le cap au Sud. Le premier objectif de cette expédition était de pister et retrouver les thoniers français qui capturent les thons rouges à la limite des eaux libyennes. Dans l'immense golfe de Syrthe, les eaux sont parmi les plus chaudes de Méditerranée. C'est là que les très grands thons de plus de 100 kilos viennent d'Atlantique pour se reproduire tous les ans à la même période. Pour les pêcheurs français, italiens, tunisiens, il s'agit d'une opportunité à ne pas manquer pour les capturer vivants et en quantités. En route vers les

eaux libyennes, nous avons décidé de nous arrêter quelques jours dans l'île de Lampedusa. Nous voulons vérifier une information surprenante qu'un contact en France a mentionnée : il existerait sur l'île de Lampedusa un centre de chirurgie pour tortues marines.

Après 24 heures de navigation, exténués, nous atteignons finalement un rocher aride et plat, de 10 kilomètres de long, "posé" au milieu de la mer turquoise. L'unique port, situé sur la côte Sud de l'île, est en réalité un abris pour les bateaux de pêche. La plupart sont de vieux navires en bois d'une quinzaine de mètres qui pêchent en traînant derrière eux de longues lignes de nylon sur lesquelles sont accrochés des centaines d'hameçons. Leurs immatriculations nous permettent d'en déduire qu'ils sont tous italiens et viennent du continent (Campanie, Calabre, Sicile) pour capturer dans les eaux chaudes de Lampedusa des poissons qui doivent manquer au Nord.

L'unique ville de l'île s'est construite autour du port. De petites maisons blanches et couleurs pastels permettent à quelques 6000 habitants d'y vivre toute l'année. Comme dans une bourgade où tout le monde se connaît et s'observe, les locaux ne sont pas surpris lorsque nous leur demandons dans un italien plus que sommaire s'il existe vraiment une clinique de tortues marines. Sans dire un mot ou presque, tous nous pointent du doigt un grand bâtiment plat en béton à l'une des extrémités du port.



L'endroit est désert. Nous pénétrons dans une grande salle d'une centaine de mètres carrés au dallage bleu comme la mer. Au centre, dans une vitrine, trône le squelette d'une tortue marine qui a été reconstituée pour permettre de mieux comprendre l'anatomie de

cet animal hors du commun. Sur les murs tout autour, des panneaux en italien expliquent les différentes espèces de tortues marines, leurs comportements, leur alimentation, leur reproduction... Finalement, nous découvrons sur une table les différents stades d'embryons de tortues marines qui baignent dans une série de bacs remplis de formol.

Notre visite est interrompue par une grande femme aux cheveux longs et noirs qui vient de rentrer dans la salle, suivie de ses deux chiens qui jouent comme des enfants.

«Vous êtes en vacances sur l'île ?», nous demande-t-elle en italien. En quelques mots, je lui explique la raison de notre visite et l'intérêt que nous portons à son centre. Daniela Freggi n'est pas du genre à cacher ses émotions. « Vous êtes vraiment arrivés en voilier à Lampedusa ? Pour venir voir le centre ? Ce n'est pas possible ! Mais c'est merveilleux ! » s'exclame-t-elle dans un parfait français teinté d'un léger accent italien.

Daniela pousse alors une porte dans le fond de la salle et nous emmène dans une cour attenante dans laquelle s'alignent une dizaine de cuves rectangulaires en plastique à moitié remplies d'eau de mer. Dans chacune d'entre elles, une tortue marine plonge et remonte à la surface pour reprendre sa respiration.



« Ce sont les tortues en convalescence », nous explique Daniela pendant que nous nous penchons comme des enfants au dessus des bacs en plastique pour admirer les animaux. « On est obligé de les séparer car si on en mettait ne serait-ce que deux dans un bac, elles s'entretueraient. C'est l'un des traits de caractère de ces animaux marins. Elles se supportent à peine quelques minutes tous les trois ans dans une petite baie pour se reproduire. Le reste du temps, elles s'évitent "cordialement". Ce sont de vraies solitaires. »

Daniela nous désigne alors l'un des bacs. « Depuis que nous avons ouvert le premier centre sur l'île dans les années 90, nous avons beaucoup travaillé avec les pêcheurs qui, en pleine mer, voient le

plus de tortues marines, en bonne santé ou malade. Celle-ci, par exemple, a avalé un hameçon de pêche...» Effectivement, une quarantaine de centimètres de fil nylon sort de la bouche de l'animal d'une vingtaine de kilos qui ne semble pas pour autant être gêné. « C'est un pêcheur de l'île de Favignana, à l'Ouest de la Sicile, qui l'a récupérée alors qu'elle flottait à la surface. Elle a ensuite été transférée en ferry dans la ville sicilienne de Trapani. De là, elle a fait 120 kilomètres en voiture jusqu'à Porto Empedocle, puis elle a été mise dans le ferry de nuit pour finalement arriver à Lampedusa il y a trois jours. »



Je ne peux alors m'empêcher de savoir comment un animal marin comme une tortue de 20 kilos peut faire un voyage aussi important sans être baignée dans de l'eau de mer. « Ce n'est pas si compliqué, explique Daniela. Les tortues marines comme celle-ci peuvent rester plusieurs jours hors de l'eau. En Indonésie, il les mettent en cage plusieurs semaines avant de les manger. Leur peau se crevasse, elles deviennent aveugles, mais elles peuvent survivre longtemps hors de l'eau...», dit-elle franchement agacée. « Il n'y a pas besoin d'aller si loin pour voir encore ça au 21e siècle. En Egypte, par exemple, ils continuent de les manger ! »

En règle général, les gens ne voient pas vraiment l'utilité de s'intéresser à ces animaux préhistoriques à la gueule pas franchement sympathique. L'absence de données est d'ailleurs l'un des principaux problèmes des biologistes comme Daniela qui savent très clairement l'intérêt qu'il y a à les protéger à tout prix :

« Le jour où elles disparaîtront définitivement, plus personne ne pourra plus se baigner tellement il y aura de méduses dans la mer. Si les gens savaient à quel point nous en sommes proches...» ajoute-t-elle en regardant la tortue qui nage tranquillement dans son bac. En 2008 au Maroc, un peu plus de 12'000 personnes ont été hospitalisées à cause d'importantes brûlures de méduses. La même année en Espagne, quelques 4'000 personnes ont été soignées aux urgences pour les mêmes raisons. « Ces chiffres ne sont pas faciles à

obtenir des autorités car elles ne veulent pas effrayer les touristes, explique Daniela. Pourtant la réalité est que les tortues marines agissent comme un véritable régulateur de la mer. Elles sont les plus importantes dévoreuses de méduses. S'il n'y a plus de tortues, ce ne seront plus quelques milliers de personnes qui seront blessées. Mais plutôt des dizaines de millions. »

###

### Chapitre 3 - Prendre le problème par le bon bout

« C'est le grand jour ! » s'exclame Daniela Freggi, un café serré dans un gobelet en plastique à la main, en nous voyant arriver au centre de tortues. « J'espère que vous avez bien dormi ? Il est possible que l'opération dure plusieurs heures... », ajoute-t-elle avec un léger sourire.



Un homme grand, les cheveux courts grisonnant, est aux côtés de Daniela tout en restant un peu en retrait. « Je vous présente mon ami chirurgien vétérinaire, Antonio di Bello, s'exclame Daniela en le tirant avec affection par le bras. Il est arrivé à Lampedusa hier avec l'avion du soir. Nous nous sommes rencontrés en 2003, lors d'un congrès. Depuis, à chaque fois que nous avons besoin, il vient à ses frais de Bari dans les Pouilles. » Puis, se tournant vers lui avec un sourire moqueur, Daniela ajoute : « D'ailleurs je trouve que tu viens moins souvent qu'avant ! »

L'explication est simple : « En 2003, lorsque nous nous sommes rencontrés, le centre a récupéré et soigné entre 500 et 600 tortues. Aujourd'hui, nous en récupérons à peine une centaine... Soit la mortalité des tortues marines est plus élevée, soit il y a moins de pêcheurs pour les récupérer. Je dirais que c'est un peu des deux, » conclue Daniela.

Il est à peine onze heures du matin et le soleil brûle déjà de ses rayons l'île rocheuse. Une légère brise thermique est en train de se lever sur le port. Nous en profitons pour nous promener un peu avant de nous enfermer dans la salle d'opération.



«Pendant longtemps, j'ai travaillé avec des animaux... disons plus conventionnels que les tortues marines, me raconte Antonio di Bello tout en marchant devant les bateaux de pêche en bois, amarrés contre le quai. Un jour, un collègue du WWF de la région de Basilicata m'a envoyé des tortues marines malades. Elles avaient plusieurs types de blessures. Une avait été heurtée par une hélice de bateau. L'autre avait du fil nylon qui lui sortait par la queue... J'ai trouvé ces cas très intéressants, mais le problème c'est que je ne savais pas vraiment comment les opérer. Anatomiquement, je ne connaissais presque rien de ces animaux.»

En 2000, le chirurgien récupère une tortue morte d'une vingtaine de kilos. C'est l'occasion pour lui de la disséquer pour mieux les comprendre. «Au début, ceux qui les opéraient ouvraient l'os ventral en se basant sur des techniques appliquées aux tortues terrestres, raconte Antonio. Le problème c'est que ce sont des opérations très lourdes pour l'animal, qui a besoin de trois à quatre années de rééducation pour récupérer. J'ai donc pris ça un peu comme un challenge et j'ai abouti à la conclusion qu'il était possible d'accéder à presque l'intégralité des organes en passant par les tissus mous des pattes. Du coup l'opération est beaucoup plus légère pour les tortues qui n'ont besoin que de quelques semaines de soins et d'observation.»

Au cours de la discussion, je découvre aussi ce qui l'a poussé à étudier ces animaux pas franchement sympathique au premier abord. Sa réponse est simple: la curiosité.

«Je les aime parce qu'elles sont mystérieuses. Avec les animaux conventionnels, il y a un rapport important qui s'établit entre le propriétaire et l'animal,» Antonio sourit en me montrant du regard Daniela et ses chiens qui jouent devant le centre. «Un rapport qui n'existe pas entre l'homme et la tortue. Elles sont si anciennes et pourtant on sait si peu de choses sur elles...»



Daniela se rapproche de nous tout en saluant chacun des pêcheurs italiens qui se trouvent sur le pont de leurs bateaux de pêche devant le centre. Je m'étonne alors de cette faculté qu'elle a à discuter ouvertement avec les pêcheurs qui sont en général pas très bavards. «Si tu savais..., me répond-elle. Ca m'a pris des années ! Au début, j'étais obligée de monter à bord et de les écouter parler de tout et de n'importe quoi. Tu ne peux pas imaginer le nombre de films de familles que j'ai pu regarder pour avoir un petit moment de leur attention. Mais je pense que ça valait le coup. Plutôt que de rejeter à l'eau une tortue blessée dans leur filet, comme ils avaient l'habitude de le faire avant, aujourd'hui certains pensent à moi.»

Nous finissons par entrer dans la salle d'opération. Comme dans un véritable bloc chirurgical, le lit est placé au centre, les plateaux d'instruments sur les côtés. Dans un coin de la pièce, une balance et l'appareil à rayons x. Antonio étudie au mur sur un panneau lumineux les dernières radios qu'il a faites le matin même, pour situer précisément l'hameçon dans les intestins de la tortue qui patiente tranquillement dans son bac plastique, posé sur la balance. Sur le compteur, on peut lire 25 kg. «Elle est âgée de 15 à 20 ans, nous explique Daniela. C'est une adolescente qui atteindra l'âge de la puberté dans une dizaine d'années environ. Pour vous donner une idée, les plus vieilles tortues marines observées pèsent

entre 150 et 180 kilos et ont été étudiées en Angleterre. Ce qui équivaut à des animaux marins vieux de 150 ans !»

Pendant que Antonio et deux volontaires enfilent les traditionnels bonnets, blouses et gants stériles, Daniela en profite pour compléter notre connaissance sur ce reptile marin hors du commun. « Je ne sais pas si l'un d'entre vous est sensible au sang ? Lorsque Antonio va inciser, ne soyez pas surpris de voir apparaître un peu de sang violet. C'est normal, les tortues marines ont un taux d'hémoglobine sept fois supérieur au nôtre. Lorsqu'une tortue reprend sa respiration en surface, c'est un peu comme si vous aviez respiré sept fois plus avant de replonger. Cette caractéristique biologique lui permet de dormir en faisant des apnées de 40 minutes à une heure, suivant la taille de la tortue...» En écoutant les explications de Daniela, Sébastien, le skipper de l'équipe, et Philippe ne peuvent s'empêcher de me lancer des sourires moqueurs. Ils savent que l'apnée n'est pas mon domaine de prédilection. Loin de là.

Je vois alors Antonio concentré, la seringue d'anesthésie à la main prêt à endormir la tortue marine. «Parfois, je me demande si ce que nous faisons n'est pas inutile... avoue Antonio en piquant l'animal avec délicatesse. Mais à chaque fois, j'efface très vite cette idée de ma tête. Ça fait 15 ans que j'opère des tortues comme celle-ci. A chaque fois, je découvre des tas de choses fascinantes sur elles.»

«Et encore vous n'avez rien vu. Dans quelques jours, nous remettons cinq tortues en liberté. Vous verrez comment un animal si maladroit à terre peut être si agile en mer,» ajoute Daniela avant d'éteindre les lumières de la salle pour ne laisser que le faisceau de la lampe d'opération.

###



## Chapitre 4 - La liberté, provisoirement

Deux jours plus tard, au petit matin.

Comme convenu avec Daniela, nous nous préparons pour être au mouillage vers midi. Le timing est serré. A 11 heures nous devons avoir fait en voilier le tour des deux criques que nous avons repérées la veille par la terre. Orientation du vent, état de la mer, clarté de l'eau, luminosité... sont autant de paramètres à prendre en compte. A midi, nous devons être en position, notre voilier ancré dans une anse, et avoir envoyé à l'équipe de Daniela la confirmation que nous sommes opérationnels. La Cala Pisana, une petite crique située à l'Est de l'île, est aujourd'hui l'endroit le plus approprié. L'eau est turquoise et cristalline. De plus, le fond sablonneux agit comme un réflecteur de lumière. Un pur bonheur pour Philippe, le photographe. « Il y a un peu moins de 10 mètres d'eau et on voit le fond ! », s'exclame-t-il depuis le pont du voilier.



A 12h30, les bénévoles chargent dans le vieux camion du centre les deux premières tortues. Au même moment, nous nous équipons pour une plongée en bouteilles. A 13 heures, je me mets à l'eau, suivi de Philippe. Nous décidons d'amarrer dans le fond de l'eau une petite bouée, afin que l'équipe de surface sache à tout moment où nous nous trouvons pour faire les images. Etant donnée notre réserve d'air, les cinq premières mises à l'eau de tortues doivent s'effectuer en un peu moins d'une heure. Sébastien, le skipper, a même pensé à prendre un minuteur qui sonnera toutes les 12 minutes, pour qu'il ait un repère temporel à bord du zodiac. Finalement, nous avons la chance d'avoir parmi les bénévoles un grand amateur d'apnée. Maurizio n'est pas né au bord de la mer mais lorsqu'il évolue dans l'eau avec son masque et ses grandes palmes, nous nous demandons vraiment s'il serait plus à l'aise avec une bouteille dans le dos. Sans effort apparent, il est capable de tenir une très grosse minute en descendant à 10 mètres de profondeur, tout en faisant des cabrioles... C'est d'autant plus impressionnant qu'il n'a besoin d'aucun poids pour se maintenir dans le fond de l'eau. Un véritable homme poisson.

En résumé, Daniela et l'équipe des bénévoles sont à terre, transférant les tortues en camion du centre à la crique ; Sébastien, Lorraine et un des bénévoles sont dans le zodiac pour amener les tortues au niveau de la bouée repère, au centre de la crique ; Maurizio attend en surface pour mettre les reptiles à l'eau et les suivre en apnée ; finalement, Philippe et moi-même sommes à mi-profondeur pour photographier les premières brasses des animaux marins.

La logistique est importante, mais l'effort en vaut la peine. Il est tellement rare en Méditerranée de pouvoir observer de près des tortues marines. L'objectif est bien entendu de les suivre pas à pas, tout en faisant attention à ne pas les entraver dans leur nouveau départ.

En un peu moins d'une heure, les mises à l'eau se succèdent parfaitement avec une coordination presque parfaite. Les gestes sont simples et efficaces. Les apnées successives de Maurizio



s'enchainent à une cadence qui me laisse rêveur. Les tortues semblent dotées d'une énergie débordante, alors qu'il y a encore quelques semaines elles étaient acheminées par des pêcheurs au centre, blessées et avec toutes sortes d'hameçons, des morceaux de plastique et de fil nylon dans les intestins. A peine sont-elles sorties de leur bac plastique qu'elles déploient leurs grandes nageoires profilées et donnent des coups dans le vide essayant désespérément de toucher l'eau. Une fois immergées, ces animaux qui se déplacent si maladroitement à terre, évoluent avec une facilité et une vitesse déconcertantes. Malgré leur gueule aux traits durs, nous ressentons leur bonheur de se retrouver à nouveau dans leur élément naturel. Elles sont si rapides que Philippe n'a qu'une bonne minute pour immortaliser ce moment magique. Les plus jeunes sont tellement impatientes qu'elles nagent le plus vite possible droit devant elles, sans vraiment faire attention à l'orientation de la crique. Calmement, Maurizio les rattrape et les réoriente dans la bonne direction. Ensemble, ils reprennent leur respiration puis replongent. Un ballet magique.



Pour la sixième et dernière tortue de la journée, l'histoire est un peu différente. Celle-ci a été blessée plusieurs fois en surface par des hélices de bateaux. Ces multiples accidents lui ont sérieusement mutilé une patte avant (d'où son surnom d'«Huméru») et paralysé la seconde moitié des deux pattes arrières. Pour l'instant, elle ne s'en sert plus que comme ailerons de stabilisation. Lorsque Daniela l'a récupérée il y a trois ans, deux possibilités s'offraient à elle : soit l'abattre, « ce qu'aurait fait beaucoup de centres de récupération », nous a-t-elle dit un peu crûment ; soit la loger, la nourrir et la faire nager toutes les semaines dans une crique en guise de rééducation. « Pour le moment, elle se fatigue très vite mais je suis certaine qu'un jour elle récupérera en grande partie la mobilité de ses membres postérieures, nous a-t-elle expliqué. Lorsque nous la nettoions, je sens que ces pattes arrières recommencent à bouger. Le jour où elle sera prête, nous la relâcherons. »

Jusqu'à présent, «Huméru» fait figure de porte-parole de son espèce auprès des touristes qui restent la première source de revenu du centre. « Vous ne la dérangez pas, nous a assuré Daniela lorsque nous avons refait surface avec Philippe. Si c'était le cas, elle essaierait de vous mordre. Je l'ai déjà vue faire avec d'autres personnes qui l'approchaient dans l'eau. »



Sa promenade d'une demi-heure terminée, nous rangeons nos affaires, relevons l'ancre et rentrons tranquillement au port, rincés mais heureux que cette journée tant attendue se soit passée dans de telles conditions. De retour au centre, les bacs vides font planer un léger sentiment de mélancolie. « Ils vont vite se remplir à nouveau... » nous lance Daniela, un peu cynique. Un pêcheur de l'île vient de m'appeler pour me dire qu'il avait récupéré deux tortues dans son chalut, dont une d'une cinquantaine de kilos ! Quinze centimètres de fil nylon lui sortent de l'anus. Dieu seul sait dans quel état doivent être ses intestins. »

A Lampedusa, il n'y a que peu de place pour la rêverie. La nature bataille dur pour survivre. Et elle nous le rappelle toujours brutalement.

###